

Guillaume Chevallier

L'INSPIRATION CHEZ MARIA VALTORTA
Discerner l'origine de *L'évangile tel qu'il m'a été révélé*

Petits enfants, gardez-vous des idoles.

1 Jean 5,21

INTRODUCTION

Malgré le jugement formel de l'Église au sujet de l'œuvre de Maria Valtorta, *Il Poema dell'Uomo-Dio*, en français *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*¹, les fidèles qui nourrissent leur vie spirituelle à ces textes sont nombreux. Ils y sont encouragés par les sites et les forums dédiés, mais aussi par la diffusion d'extraits dans des mails quotidiens ou hebdomadaires intitulés « Jésus aujourd'hui, mieux connaître Jésus chaque jour » par l'Association Marie de Nazareth ou « L'évangile du dimanche et sa concordance dans l'œuvre de Maria Valtorta ». En outre, une nouvelle édition italienne a donné lieu à une nouvelle traduction française². La quatrième de couverture explicite :

Il s'agit essentiellement de la vie de Jésus qu'elle reçoit par visions et révélations. Leur narration, à la fois poétique et très détaillée, renferme, de manière subtile et abordable, de nombreuses références astronomiques, topographiques, bibliques, historiques et anthropologiques. L'analyse

- 1 Maria VALTORTA, *L'évangile tel qu'il m'a été révélé*, trad. Félix Sauvage, *Centro Editoriale Valtortiano*, 1985, rééd. 1998. On y fera référence en parlant de « l'Œuvre ». Les références dans cet article sont tirées de cette réédition et notées ainsi : X (numéro du volume), 38 (numéro du paragraphe assorti parfois de son titre), 299 (page). Dans les citations, on a retiré les majuscules systématiquement employées pour tous les pronoms concernant Jésus ou sa mère et toutes celles que l'usage ordinaire du français n'impose pas.
- 2 Maria VALTORTA, *L'évangile tel qu'il m'a été révélé*, trad. Yves d'Horrer, *Centro Editoriale Valtortiano*, 2018.

scientifique permet de démontrer que ces écrits sont cohérents et crédibles sous tous les points de vue et ne peuvent être le simple fruit de l'imagination.

« Jésus », de son côté, dicte l'explication suivante :

« Cette Œuvre a pour but d'éclairer des faits qu'un ensemble complexe de circonstances a couvert de ténèbres jusqu'à former des zones obscures dans la clarté du tableau évangélique; ce qui paraît être des causes de rupture ne sont que des points devenus obscurs, entre l'un ou l'autre épisode, des passages indéchiffrables: les éclaircir, c'est donner la clé qui permettra la juste compréhension de certaines situations qui s'étaient créées et certaines manières fortes que j'avais dû avoir, qui contrastaient tellement avec mes exhortations continuelles au pardon, à la douceur et à l'humilité, certaines raideurs envers des adversaires entêtés et que rien ne pouvait convertir ». (X, 38, « L'adieu à l'œuvre », 299).

Les descriptions pittoresques, les interactions des personnages, les développements doctrinaux qui explicitent des points obscurs des évangiles, aident les lecteurs à établir ce que saint Ignace appelle « une composition des lieux » et des situations. S'il faut entendre ce besoin des fidèles de se représenter les événements de l'évangile plus concrètement, plus humainement, mais aussi de recevoir un enseignement sur la divinité de Jésus, recommander les écrits de Maria Valtorta n'est pas seulement problématique, mais dangereux.

L'Église l'a clairement manifesté en interdisant l'Œuvre de publication par sa mise à l'Index le 16 décembre 1959¹, interdiction publiée le 5 janvier 1960 et expliquée le 6 par un article de l'*Osservatore Romano*. Le Saint Siège (1966)², le Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la

- 1 Sebastiano MASALA, secrétaire du Saint-Office, « Decretum proscriptio Librorum », *Acta Apostolicae Sedis*, vol. II, 5 janvier 1960, p. 60
- 2 Dans le décret abolissant l'Index, la remarque générale concerne donc aussi l'Œuvre de Maria Valtorta : « Après avoir interrogé le Saint Père, la Congrégation pour la Doctrine de la Foi communique que l'Index demeure engageant moralement, en tant qu'il avertit la conscience des chrétiens à se garder (...) des écrits qui peuvent mettre en péril la foi et les mœurs ; mais en même temps elle avertit qu'il n'a plus force de loi ecclésiastique avec les censures qui l'accompagnent. » Congrégation pour la Doctrine de la Foi, *Notificatio Post litteras apostolicas qua Index librorum prohibitorum vim legis ecclesiasticae amplius non habet*, *Acta Apostolicae Sedis* (AAS 58) du 14 juin 1966, l'*Osservatore Romano*, 15 juin 1966 (notre traduction).

Foi (1985)¹, la Conférence épiscopale italienne (1992)² n'ont pas dit autre chose, reposant sur la même condamnation initiale et n'apportant pas de nouveaux éléments d'analyse.

L'œuvre de Maria Valtorta n'est pas un roman: elle prétend à la prophétie. Elle doit donc être discernée comme telle par l'Église, qui a reçu le charisme du discernement des esprits: il ne peut y avoir que trois solutions. La première, celle d'une prophétie authentique, qui appellerait une révision du jugement initial de l'Église; celle d'un texte mêlant prophétie authentique et impressions subjectives ou additions personnelles, dont il faut apprécier la qualité (ainsi des révélations d'Anne-Catherine Emmerich, dont le témoignage littéraire est compliqué du prisme personnel de leur auteur, Clemens Brentano); celle d'une fausse prophétie. Dans les deux derniers cas, ce texte, qualifié de « vie de Jésus mal romancée » aux accents « plutôt scabreux » par l'auteur de la critique de 1960 pourrait être considéré au mieux comme inoffensif, s'il n'apportait pas de profondes modifications dans la doctrine et la tradition de l'Église. Il n'existe pas cependant d'études critiques qui abordent l'Œuvre sous l'angle de la doctrine³. Les entreprises de défense de Valtorta se fondent sur trois séries de motifs: l'invalidité ou le caractère tout relatif de la sentence de mise à l'Index; les opinions personnelles prétendues de saints ou de papes – toutes invraisemblables, au minimum invérifiables parce que reposant sur des témoignages oraux – ou sur des soutiens de personnalités ecclésiastiques, y compris d'un professeur d'université romaine⁴; sur le caractère prétendument

- 1 « On ne considère pas opportun de diffuser ni de recommander une Œuvre dont la condamnation n'a pas été prononcée à la légère mais d'après des arguments pondérés, afin de neutraliser les dommages qu'une telle publication peut causer aux fidèles les plus crédules ». Cardinal J. RATZINGER, Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, Lettre au Cardinal Siri, 31 janvier 1985.
- 2 « Pour le vrai bien des lecteurs et dans l'esprit d'un authentique service à la foi de l'Église, je vous demande en cas de réimpression des volumes, que soit indiqué clairement dès les premières pages que les « visions » et les « dictées » rapportées ne peuvent être tenues d'origine surnaturelle, mais doivent être considérées simplement comme des formes littéraires dont l'auteur s'est servie pour raconter, à sa manière, la vie de Jésus ». Dionigi Tettamanzi, Secrétaire Général de la Conférence épiscopale italienne, lettre au Centro Editoriale Valtortiano, 6 janvier 1992.
- 3 On peut citer l'ouvrage de Gérard Herrbach, *Des visions sur l'Évangile*, 1993 (non disponible), qui s'intéresse aux visions de Marie d'Agréda, de Catherine Emmerich et de Maria Valtorta.
- 4 Il s'agit du Père Gabriele M. Roschini osm, dont le cours sur la mariologie de M. Valtorta, donné en 1972 à l'université pontificale du Marianum qu'il a fondée, a été édité en français sous le titre *La Vierge Marie dans l'œuvre de Maria Valtorta*, Centro editoriale Valtortiano, 2008, rééd 2018.

miraculeux de ces milliers de pages écrites sans ratures, comportant de multiples indications de temps et de lieux que l'auteur ne pouvait à l'évidence connaître. Ces arguments possèdent l'inconvénient de ne pas avoir trait à la nature même du projet de l'œuvre, pourtant clairement explicité à de nombreux endroits du texte. Cet article se penchera sur les attestations internes à l'Œuvre de sa propre inspiration, et de sa relation aux textes canoniques.

I. « L'ADIEU À L'ŒUVRE » : UNE CONCLUSION QUI CERTIFIE L'INSPIRATION DU LIVRE

Une première conclusion de l'Œuvre se trouve en X, 25, 227-228, datée du 27 avril 1947. On y trouve une défense appuyée de l'auteur qui semble-t-il souffre déjà du rejet de l'opinion.

Jésus dit: « Marie-Jean¹ aussi est victime de la haine qui ne veut pas que l'on célèbre mes merveilles avec l'Œuvre, arme puissante pour lui arracher tant de proies. »

Il l'assortit d'une nouvelle plainte au sujet du mépris auquel l'Œuvre, son « don », est déjà confronté:

« Au terme de l'Œuvre je dois mettre encore une fois la plainte que j'ai mise à la fin de chaque année évangélique et, dans la douleur de voir mépriser mon don, je vous dis: vous n'aurez pas autre chose puisque vous n'avez pas su accueillir ce que je vous ai donné. »

Une seconde conclusion de l'Œuvre, datée du lendemain, et intitulée « l'adieu à l'Œuvre » est aussi un discours attribué à Jésus (donné par dictée) expliquant les sept « raisons qui l'ont poussé à éclairer et à dicter les épisodes et les paroles » des volumes précédents. « Jésus » explique avoir donné cette Œuvre en raison de son « amour pour l'Église enseignante et militante et le désir d'aider les âmes dans leur montée vers la perfection », pour « réveiller chez les prêtres et chez les laïcs un vif amour pour

1 Il s'agit de l'auteur, Maria Valtorta. Elle est aussi appelée « petit Jean » par comparaison au grand Saint Jean, l'évangéliste. Une explication de ce surnom se trouve en X, 23, 206.

l'Évangile » et « donner aux maîtres spirituels et aux directeurs d'âmes une aide pour leur ministère ». En effet, « combattre les erreurs » est urgent : « Vous allez périr et je veux vous sauver. »¹ « Jésus » y confirme le plan en 7 parties. Il répond à quelques objections qui semblent s'être déjà élevées parmi les lecteurs. Enfin, prenant de nouveau la défense de l'instrument de ces communications, il en atteste le caractère surnaturel en des termes qu'il faut évaluer. Dans les recommandations finales de « Jésus », on trouve :

Jésus me dit ensuite en particulier : « En tête de l'Œuvre, tu mettras le texte intégral du premier chapitre de l'évangile de Jean, du premier verset au verset 18 inclus. Jean a écrit ces paroles, comme tu as écrit toutes celles rapportées dans l'Œuvre, sous la dictée de l'Esprit de Dieu. Il n'y a rien à ajouter ou à enlever comme il n'y a rien eu à ajouter ou à enlever à la prière du Notre-Père, ni à ma prière après la dernière Cène. Toutes ces paroles sont un joyau divin et ne doivent pas être touchées ». (X, 38, 305)

Le langage employé ne laisse pas de place à l'ambiguïté. Le travail de l'auteur sacré de l'Évangile selon saint Jean et celui de Maria Valtorta sont mis sur le même plan, composés tous deux « sous la dictée de l'Esprit de Dieu » : pour cette raison, le Prologue de l'un servira aussi pour l'autre, indiquant quelle continuité l'Esprit-Saint entend réaliser entre les deux ouvrages. Par là, on tend, par comparaison, non par identification formelle, à accorder le même caractère sacré aux deux textes, à tel degré que le second demande à être considéré aussi parfait que le Notre-Père ou la prière dite « sacerdotale » de Jn 17. On notera la solennité de la formule inspirée de la conclusion d'Apocalypse 22,18-19 pour défendre le texte contre la moindre altération : on doit donc considérer que l'on est en présence d'un texte prophétique non seulement majeur, mais décisif, dans la perspective de la consommation des siècles. Ainsi, « Jésus » peut-il donner la recommandation suivante :

Prenez, prenez cette œuvre et « *ne la scellez pas* », mais lisez-la et faites-la lire « *car le temps est proche* » (Ap 22, 10) « et le saint se sanctifie encore ». (v.11)

1 X, 38, 296-297.

Le contenu comme le ton mettent le lecteur devant une décision à prendre en faveur de l'authenticité divine du texte : c'est d'une certaine manière une canonisation par le Seigneur lui-même. L'ensemble est audacieux. Le Seigneur prévoit d'ailleurs, semble-t-il, une levée de boucliers. Il dicte à sa servante, prévenant les objections :

« L'ouvrage livré aux hommes par l'intermédiaire du petit Jean¹ *n'est pas un livre canonique*. Néanmoins, *c'est un livre inspiré* que je vous accorde pour vous aider à comprendre certains passages des livres canoniques, et en particulier ce que fut mon temps de Maître, enfin pour que vous me connaissiez, moi qui suis la Parole, par mes paroles.

Je ne prétends pas que l'Œuvre soit un livre canonique, et encore moins mon porte-parole, que son ignorance absolue dans ce domaine empêche même de distinguer les théologies dogmatique, mystique ou ascétique ; s'il ignore les subtilités des définitions et les conclusions des conciles, il sait aimer et obéir – et cela me suffit, je n'attends rien d'autre de lui –. Néanmoins, je vous déclare, en vérité, que c'est un livre inspiré, car l'instrument est incapable d'écrire des pages qu'il ne comprend même pas si je ne les lui explique moi-même pour lui ôter toute crainte. »²

Cette affirmation répétée de l'inspiration de l'Œuvre pose un grave problème au théologien. Le contexte crée une ambiguïté sur le sens de l'adjectif « inspiré ». Le flou suscité invite à prendre le texte comme « inspiré » au sens technique du terme et pas seulement au sens analogique (comme est inspiré un discours présidentiel ou un poème de Hugo), tout en se prémunissant contre l'accusation de donner un texte égal aux textes canoniques. On ne peut déclarer « inspiré » au sens strict d'autres textes que ceux du Canon sacré, eussent-ils pour auteurs les Pères apostoliques, si proches pourtant de la génération apostolique, ou des saints miraculeusement dotés comme sainte Catherine de Sienne avec son *Dialogue*. Le « Jésus » de Valtorta suggère une équivalence de la qualité « divine » des textes de Valtorta avec ceux de l'Écriture, tout en préservant une distinction formelle. L'Église, « de par la foi apostolique, tient pour sacrés et canoniques tous les livres tant de l'Ancien que du

1 Surnom donné par « Jésus » à Maria Valtorta.

2 Dictée du 28 janvier 1947, extraite des « Cahiers de 1945 à 1950 », p. 317.

Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, puisque, rédigés sous l'inspiration de l'Esprit Saint, ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été transmis comme tels à l'Église elle-même»¹. Ce jugement est exclusif d'autres textes, auxquels l'Église pourra recourir, mais sans leur reconnaître une inspiration de même nature.

II. CONTESTATIONS ET CORRECTIONS DU TEXTE CANONIQUE

S'il faut se convaincre que c'est le sens fort d'inspiration qui est revendiqué, plaçant par là l'œuvre de Valtorta en continuité – ou en concurrence en cas de divergence – des Écritures saintes, on peut considérer avec quelle précision il est indiqué que ce n'est pas l'auteur qui compose le livre, mais « Jésus » en personne. Il ne se contente pas en effet de communiquer, par visions ou par dictées, des événements ou des paroles ignorées de la tradition, mais poursuit une véritable activité éditoriale, constamment attestée: « Jésus » place les chapitres, compare avec les évangiles, donne même des précisions sur les traductions italiennes qui conviennent, toutes choses qu'il n'a pas faites pour les écrits canoniques. Il faut donc que ce texte-ci soit considéré comme supérieur, car plus abouti, plus rigoureux et plus fidèle à la volonté divine dans ses détails. Cependant, ces commentaires sur les traductions sont problématiques. Prenons trois exemples, dont le troisième a davantage de conséquences.

Jésus me dit: marque fortement le point: « Vous boirez certainement à mon calice ». Dans les traductions on lit: « mon calice ». J'ai dit « à mon calice » et non pas « mon calice ». Aucun homme n'aurait pu boire mon calice. Moi seul, le Rédempteur, etc... (VIII, 38, 342)²

Je te dis de remarquer dans la vision d'hier le passage: « celui qui tombera contre cette pierre se fracassera. » (cf. Mt 21,44) J'ai dit *contre* et non pas *sur*. Etc... (IX, 13, 92).

[« Jésus » explique à Maria Valtorta le sens de « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi? » dans l'épisode de Cana (Jn 2) en y ajoutant « désormais »: « Femme

1 Concile Vatican II, Constitution dogmatique *Dei Verbum* 11.

2 Malgré cette précision, « Jésus », utilisant la mauvaise traduction dans une dictée, recommande: « Il faut savoir boire tout le calice que j'ai bu. » (IX, 2, 11)

qu’y a-t-il désormais entre toi et moi ? » puis argumente:] « Ce “désormais” que beaucoup de traducteurs passent sous silence, est la clef de la phrase et l’explique avec son vrai sens. » (II, 15, 66)

Ces trois réflexions sont contestables. Dans le premier cas, le texte grec porte le verbe *piein* + accusatif: *piein to poterion*. Si l’on peut tomber d’accord sur l’interprétation, rien dans le texte ne justifie un sens différent d’un simple complément d’objet direct. Dans le deuxième, le texte grec porte *epi* qui se traduit sans contestation tout simplement *sur*. Dans le troisième, aucune version du texte authentique ne porte ce « désormais ». Ce n’est donc pas que les traducteurs l’omettent, comme le prétend « Jésus »: c’est un cas d’ajout pur et simple au texte canonique qui a des conséquences interprétatives, puisqu’il permet au personnage d’expliquer que le miracle de Cana est l’occasion pour lui de passer, à trente ans, de la dépendance de sa mère à celle de son Père. Cette thématique tient dans l’Œuvre d’ailleurs une place telle qu’il nous faudra en évaluer les implications pour la compréhension de la mission du Sauveur. Retenons pour le moment que le texte canonique ne permet pas, d’après « Jésus », d’accéder au « vrai sens » de l’épisode. « Jésus » souligne l’imperfection des écrits canoniques, qu’il évalue négativement et corrige, pour justifier le comblement de leurs lacunes par l’Œuvre.

« Jésus dit: la scène racontée par Luc paraît sans liaison, pour ainsi dire illogique. Je déplore les malheurs d’une ville coupable et je ne sais pas compatir aux habitudes de cette ville? Non. » (IX, 9, 52)

Si par exemple quelque part la chronologie de Jean « contredit ce qu’ont dit les autres évangélistes », « Jésus » demande de remplacer « le jour suivant » par « un jour, ensuite » (II, 8, 33). Ailleurs, il explique franchement l’insuffisance coupable des évangélistes:

« Que de choses ne ressortent pas de l’Évangile, ou transparissent à peine derrière d’épais rideaux de silence que les évangélistes ont laissé tomber à cause de leur indestructible mentalité de juifs à propos d’épisodes qu’ils n’approuvaient pas! » (X, 38, L’adieu à l’Œuvre, 297).

Malgré cela, « Jésus » déconseille à l'occasion de trop comparer l'œuvre qu'il est en train de donner au monde avec les évangiles. Il doit même paradoxalement une fois défendre l'évangile de Jean – et interdire le regard critique – tant la version nouvelle qu'il propose diverge scandaleusement du texte canonique.

« Ne restez pas avec le compas et la mesure en mains, avec le microscope et la science humaine, ne restez pas avec des raisonnements pédants de scribes à mesurer, à confronter, à discuter, si Jean a bien parlé, jusqu'à quel point est vrai ceci ou cela. Ne superposez pas la phrase de Jean à l'épisode donné hier pour voir si les circonstances correspondent. Jean ne s'est pas trompé par faiblesse sénile, et le petit Jean ne s'est pas trompé par faiblesse de malade. Ce dernier a dit ce qu'il a vu. Le grand Jean, après de nombreux lustres du fait, a raconté ce qu'il savait et avec un fin enchaînement des lieux et des faits a révélé le secret connu de lui seul de la tentative, non sans malice, de couronnement du Christ » (VII, 157, 25-26)

Même les passages qui paraissent reconnaître la supériorité des textes canoniques suggèrent finalement subtilement leur manque de précision ou leur incohérence.

« Je te dis que l'épisode de mercredi (20-9-1944), si vous faites une œuvre régulière, vous devez le placer un an avant ma mort car il tombe à l'époque de la moisson de ma trente-deuxième année. Des nécessités de réconfort et d'instruction pour toi, mon aimée, et pour d'autres, m'ont contraint à suivre un ordre spécial pour donner les visions et les dictées qui s'y rapportaient. Mais je vous indiquerai, au moment voulu, comment répartir les épisodes des trois années de vie publique. L'ordre des Évangiles est bon, mais pas parfait comme ordre chronologique. Un observateur attentif le remarque (...). Le sublime évangile de Jean a atteint son but surnaturel, mais la chronique de ma vie publique n'en a pas été aidée. Les trois autres évangélistes se présentent semblables entre eux pour les faits, mais ils altèrent l'ordre du temps, car des trois un seul a été présent à presque toute ma vie publique : Mathieu, et il ne l'avait écrite que quinze ans plus tard, alors que les autres l'ont écrite encore plus tard, et pour en avoir entendu le récit de ma Mère, de Pierre, des autres Apôtres et disciples. Je veux vous guider

pour réunir les faits des trois ans, année par année. Et maintenant, vois et écris: l'épisode suit celui de mercredi (20-9-1944) ». (VII, 161, 52)¹

L'Ancien Testament, quant à lui, est évoqué en termes souvent négatifs, par « Jésus lui-même »:

« C'est toujours le Décalogue, ce sont toujours les prophètes. Mais l'homme les a dénaturés et, des sphères surnaturelles où ils se trouvaient, il les a amenés au niveau de la terre, dans le climat du monde; son humanité a tout manipulé et tout altéré. » (VI, 129, 323)

S'il est difficile de comprendre la portée exacte de ce jugement, on retiendra que même avec l'interprétation la plus minimale, l'homme d'aujourd'hui n'a plus accès, sans autre moyen, à la limpidité du message. Cette posture n'est pas sans rappeler la manière dont le Coran évalue les tentatives de révélation qui l'ont précédé et la manière dont elles ont été dénaturées avant que ne vienne le Messager Mahomet. Plus explicitement, « Jésus » affirme ailleurs :

« Me prendre, c'est prendre ma doctrine, qui est pareille à l'ancienne pour la Loi divine, mais qui est complètement différente de cette loi, de cet amas de lois humaines qui se sont accumulées au cours des siècles pour former tout un code et un formulaire qui n'a rien de divin. (...) Vous, les Hébreux, avez assimilé lentement les exhalaisons humaines de ceux qui ont manipulé la Loi de Dieu, pure et surhumaine. » (VII, 166, 75)

Impossible de discerner dans ce texte si l'on parle de la Loi ou de ses interprétations surajoutées. Le discours les présente comme formant bloc. On comprend difficilement comment, par conséquent, « Jésus » peut tout de même recommander la fidélité « à la Loi du Sinaï »² en même temps qu'à son commandement nouveau. Il est clair en tous cas que « Jésus » manipule les Ecritures de manière ambiguë et qu'il ne cherche pas à expliciter mais à parfaire la Révélation.

1 Voir aussi par exemple la note en introduction de VII, 162, 57.

2 VII, 163, 60. Il est possible que l'expression ne désigne que le Décalogue, tenu seul en estime et commenté méthodiquement en II, 86-98.

III. UNE MALADROITE TENTATIVE DE LUTTER CONTRE « LE MODERNISME »

L'Œuvre ne vise pas seulement à rendre leur pureté perdue aux textes sacrés, mais à consolider l'ensemble de la doctrine catholique contestée par l'exégèse libérale, en montrant son enracinement dans le donné originel, au risque d'accumuler les simplifications. La perfection de l'œuvre innovante de Valtorta est en effet destinée, d'après les mots de « Jésus » lui-même

« à combattre ceux qui nient
- le caractère surnaturel des dogmes ;
- la divinité du Christ ;
- la Vérité du Christ, Dieu et Homme, réelle et parfaite comme elle nous a été transmise aussi bien par la foi que par son histoire (l'Évangile, Les Actes des Apôtres, les Épîtres apostoliques, la tradition) ;
- la doctrine de Paul et de Jean, celle qui a été définie par les conciles de Nicée, d'Éphèse, de Chalcedoine et par d'autres plus récents, comme la vraie doctrine que j'ai enseignée oralement ;
- ma science infinie parce que divine et parfaite ;
- l'origine divine des dogmes, des sacrements de l'Église une, sainte, catholique et apostolique ;
- l'universalité et la continuité, jusqu'à la fin des siècles, de l'Évangile donné par moi pour *tous* les hommes ;
- la nature, parfaite dès le début, de ma doctrine : loin de devenir ce qu'elle est à travers des transformations successives, elle est telle qu'elle a été donnée : doctrine du Christ, du temps de la grâce, du Royaume des Cieux et du Royaume de Dieu en vous, divine, parfaite, immuable, Bonne Nouvelle pour tous ceux qui ont soif de Dieu. »¹ (X, 38, 296)

L'auteur de l'Œuvre éprouve une impossibilité à comprendre ce qu'est le développement du dogme, ou tout simplement le rôle de la théologie successive aux Évangiles. Toutes les expressions de la foi auraient dû, dans cette logique, se retrouver dans les textes originaux. Pourquoi

1 On notera avec gêne que dans cette « dictée », c'est-à-dire communication dans laquelle n'intervient pas de tiers, le texte butte maladroitement sur l'usage de la 1^{re} et de la 3^e personne du singulier. Jésus se désigne par les pronoms personnels je et moi, mais aussi par le titre le Christ.

n’y sont-elles pas? Est-ce parce qu’elles en ont été retranchées par des malveillants ou des ignorants? Reste que l’on bute sur les anachronismes qui confinent à l’absurde – dans le dernier exemple, « Jésus » semble lui-même le reconnaître du reste.

Avec la scolastique, Jésus enseigne en utilisant les termes de « *vertus théologiques* » et de « *degré héroïque* ». (III, 64, 375)

Employant des formules du Concile de Trente, Jésus dit au personnage Fara: « Je suis le Verbe du Père, de Jéové (sic) d’Israël, venu avec sa chair, son sang, son âme et sa divinité pour racheter le monde et lui donner la foi au Dieu véritable, un, trin (sic), qui est dans les cieux très hauts » (III, 82, 505); ou à Capharnaüm: « Moi, je puis me transsubstantier par amour pour les hommes. » (V, 44, 294)

Jésus déclare, annonçant la proclamation du dogme de l’Immaculée Conception en 1854: « Un jour viendra où un autre Pontife aux cheveux blancs dira au monde: “Elle est la Conception sans tache” et il donnera au monde des croyants cette vérité comme un article de foi incontestable. » (III, 57, 329)

« Le christianisme reste. Le christianisme grandira par mon départ. » (VIII, 32, 291)

À Lazare: « Sais-tu ce que sera la messe? Tu ne peux pas savoir. » (IX, 6, 28)

L’article de l’*Osservatore Romano* pouvait à bon droit pointer du doigt que Jésus semble toujours prêt « à dispenser des leçons de théologie avec les mêmes termes qu’emploierait un professeur de nos jours ».

IV. UN AUTEUR OMNIPRÉSENT ET PLUS QUE SACRÉ

Le mode de communication à Maria Valtorta relève de la « vision » ou de la « dictée ». Il n’est pas toujours absolument certain que l’on se trouve dans un cas ou dans l’autre. Dans le premier cas, des formules expriment l’approximation du témoignage oculaire ou auditif, créant un effet de réel:

« Jésus parle à Marie. Au début je ne comprends pas les paroles à peine murmurées et auxquelles Marie acquiesce en inclinant la tête. Puis j'entends : "Fais venir les parents. Ne reste pas seule. Je serai plus tranquille pour accomplir ma mission". » (II, 1, 9)

On pourrait par conséquent opérer une distinction qualitative entre ce qui se trouve dans les visions (mêlé de subjectivité) et ce qui se trouve dans les dictées (parfaitement objectif), si « Jésus » lui-même n'attestait pas de la parfaite conformité de la prise de notes même à ce qui est « montré » ou « entendu » voire « senti ». Maria doit écrire au fur et à mesure ce qu'elle voit ou entend – à quelle vitesse faut-il écrire pour tout saisir au vol lors de discussions animées ? La vision se déroule pourtant en temps réel : il arrive que l'auteur profite de ce qu'il ne se passe rien dans la vision pour livrer des réflexions personnelles¹. La vision est accompagnée d'une voix qui lui donne des indications en particulier sur les noms des personnages et des lieux².

La personne de Maria Valtorta tient une place réellement décisive dans le fil des révélations. Son rôle de témoin est fréquemment attesté. Des scènes lui sont particulièrement dédiées, jusqu'à ce que certains épisodes soient joués pour son plaisir ou sa consolation :

« Regarde. Les épisodes d'aveugles te plaisent tant. Nous t'en donnons un autre. » (II, 21, 97)

« Pour me reconforter de mes souffrances complexes et me faire oublier les méchancetés des hommes, mon Jésus m'accorde cette suave contemplation. » (IV, 97, 57)

Maria Valtorta est l'instrument de « Jésus », d'une perfection jamais atteinte par les auteurs sacrés eux-mêmes :

« Lui a voulu que je sois son phonographe. » (II, 101, 598)

« Rappelle-toi que tu es la citerne d'eau divine où l'eau se déverse pour que tous y aient accès. Pour les dictées, tu es arrivée à la plus fidèle fidélité. Dans

¹ Par exemple, I, 31, 121-122.

² « Cette voix intérieure dont je vous ai expliqué que j'entends m'expliquer ce que je dois remarquer et savoir, m'avertit que je vois la vallée du Jourdain. » (II, 3, 16-17)

les contemplations, tu observes avec beaucoup d'attention, mais dans la hâte d'écrire, et à cause de ton état particulier de santé et de l'ambiance où tu te trouves, il t'arrive d'omettre quelque détail. Il faut l'éviter, mets-les au bas des pages mais indique-les tous. Ce n'est pas un reproche mais un doux conseil de ton Maître. (...) Plus tu seras attentive et exacte, et plus grand sera le nombre de ceux qui viennent à moi et plus grande ta félicité spirituelle présente et ta future félicité éternelle. Va en paix. Ton Seigneur est avec toi. » (IV, 99, 65-66)

Les éventuelles erreurs ne sont que des approximations ou des omissions de détail. À l'occasion, « Jésus » intervient contre d'éventuelles objections auxquelles le texte donne prise :

« Ce que tu as écrit le 30 janvier pourrait donner occasion à ceux qui doutent d'avancer leurs « mais » et leurs « si ». C'est moi qui vais répondre à ta place. » (II, 3, 15)

María, du reste, vit continuellement dans la peur des critiques. Mais « Jésus » lui-même la rassure à ce sujet. Son œuvre est l'enjeu d'un combat qui la dépasse. L'Église tout entière est prévenue : elle doit accueillir le message et la messagère si elle ne veut pas être infidèle à son Seigneur.

María : « “Je veux ce que tu veux et pas autre chose, mais j'ai peur du monde...” Jésus me répond, lui qui sait de quelle sorte de peur je parle : “Quand ils t'imposeraient le silence, en refusant de reconnaître que c'est en mon nom et par ma volonté que tu fais ce que tu fais, réponds ce que répondirent Pierre et Jean au Sanhédrin après la guérison du boiteux : “S'il est juste, devant Dieu, d'obéir à vous plutôt qu'à Dieu, jugez-en vous-mêmes. Nous (moi) ne pouvons pas (je ne puis pas) ne pas parler de ce que nous avons (que j'ai) vu et entendu”. Tu ne pourrais pas, du reste, m'empêcher de venir à toi et de te forcer à voir et à entendre. Et ce serait sottise, pour toi, d'écouter le monde qui veut imposer silence à Dieu, plutôt que Dieu qui veut donner la lumière au monde. Si moi, je le veux, qui s'opposera à moi ?” » (II, 12, 57)

María se confie parfois longuement sur les extases qui la prennent, sur la fièvre d'amour qui la brûle, assez loin de ce que la Constitution *Dei Verbum* professe au sujet des hagiographes auxquels Dieu « a eu recours

dans le plein usage de leurs facultés et de leurs moyens » (DV11). L'un de ces passages, deux pages d'effusions confuses, se conclut ainsi :

« Vous aurez remarqué que je ne parle plus, ou bien rarement de moi. Que de choses je pourrais dire. Mais la fatigue et la faiblesse physique qui m'accablent tout de suite après les dictées et la pudeur spirituelle toujours plus forte à mesure que j'avance me persuadent, m'obligent à me taire. Mais aujourd'hui... je suis allée trop haut, et, vous savez, l'air de la stratosphère fait perdre le contrôle... je suis allée beaucoup plus haut que la stratosphère... et je n'ai plus eu la possibilité de me contrôler... Et puis, je crois que si nous nous taisions toujours, nous qui sommes pris par ces tourbillons d'amour, on finirait par éclater comme des projectiles ou plutôt comme des chaudières surchauffées et closes. Pardonnez-moi, Père. Et maintenant, poursuivons. »
(III, 74, 451)

Maria pare aux objections, avec un effet de sincérité troublant – mais qui ne parvient pas à faire oublier les excès et les fautes du texte, en racontant des tentations qui l'assaillent au sujet de son œuvre :

Satan « me suggéra de faire avec les paroles dictées une œuvre personnelle et de la publier en m'en attribuant le mérite et en en tirant des bénéfices. (...) Je préfère encore le mépris pour Maria Valtorta à l'idolâtrie pour ma personne. Cette dernière me donne un ennui indescriptible. Il me semble qu'on me dépouille sur une place publique, que l'on m'extorque mon précieux secret... que sais-je? J'en souffre, voilà. Le mépris me fait moins mal s'il s'adresse à Maria Valtorta. Pourvu qu'il ne lèse pas les "dictées" et ne les fasse pas prendre pour une plaisanterie et une folie... » (II, 101, 597-598)

« Oh je suis bien sûre de n'être pas une illusionnée ni une pécheresse. »
(II, 101, 603)

Le surprenant est au minimum que ce passage d'une lettre privée soit inséré dans le texte, attirant ainsi une fois de plus l'attention sur l'instrument de ces « communications », tout en se défendant de le faire. La suite aborde les souffrances mystiques de Maria : on comprend entre les lignes que des personnes sont « déçues » ou « méprisent » Maria parce qu'elle n'a pas de signes visibles de la Passion qu'elle est censée traverser. Les souffrances invisibles de celle qui est victime de Dieu et incomprise des hommes sont

abondamment décrites, et publiées alors que Maria demande « que cela soit connu de lui seul, de vous qui me dirigez, et de moi. Cela suffit. » (II, 101, 599). Une discrétion qui manifestement n'est pas observée.

Un passage relate un moment où son père spirituel a dû suggérer de ne publier que les dictées et non pas les visions, qui sont plus critiquables selon lui. Publier les visions, c'est aussi se mettre davantage en scène, puisque ces dernières comportent de nombreuses références à celle qui « voit » et « entend »... Si Maria atteste qu'elle a « une véritable phobie d'être connue », c'est pour préciser juste après à son interlocuteur :

« Mais ne vous semble-t-il pas que cela soit contraire à ce que dit le Maître dans la dernière dictée du fascicule ? “Plus tu seras attentive et précise (dans la description de ce que je vois) et plus important seront le nombre de ceux qui viennent vers moi.” Cela implique que les descriptions doivent être connues. Autrement, comment pourrait-il se faire que grâce à elles, nombre d'âmes vont vers Jésus ? Je vous sou mets ce point et puis faites ce qui vous paraît préférable. Et même, *humainement*, je suis de votre avis. Mais ici, nous ne sommes pas dans le domaine de l'humain et même l'humain des porte-voix doit disparaître. » (II, 4, 21)

Si ces hésitations et ces pudeurs sont longuement rapportées, c'est donc pour être résolues par la décision de publier le tout, avec les confidences et les mises en scène de la voyante, pour le profit des âmes.

Il est impossible de séparer dans l'œuvre de Maria Valtorta le récit et les affirmations autoritaires au sujet d'une origine divine de l'œuvre. Le lecteur qui cherche la vérité est devant un choix : soit il lui faut souscrire à la mission prophétique de Valtorta, qui ferait d'elle l'auteur d'une œuvre religieuse majeure, plus précise que les évangiles mêmes, et qui devrait obtenir de ce fait la reconnaissance de son caractère sacré par l'Église ; soit il lui faut la rejeter en raison de ses prétentions excessives, et accepter les expressions du Magistère, par la voix de l'*Osservatore Romano* ou du Cardinal J. Ratzinger, qui tout en étant très claires (pas de surnaturel) restent diplomates, au risque de paraître parfois atténuantes.

V. UNE CONCLUSION IMPRÉCATOIRE

Cette révélation de Maria Valtorta est décidément plus complète que celle des Évangiles, quoiqu'en dise le Jésus-éditeur pour échapper à de trop faciles critiques. Elle accomplit, dit-il, la parole d'Ap 14,6 :

« Au dragon [...] opposez mon Ange qui vole au milieu du ciel en tenant l'Évangile éternel bien ouvert – même sur les pages closes jusqu'ici –, afin que les hommes puissent être sauvés, grâce à sa lumière, des ruses du grand serpent [...] et qu'à mon retour, je retrouve la foi et la charité dans le cœur de ceux qui auront persévéré. » (X, 38, 296)

Utilisée par tant de gnostiques, trouvant ici une nouvelle fortune en s'appliquant à la nouvelle révélation valtortiste, « l'ange et son évangile éternel » sont une figure majeure dans l'exégèse joachimite ou millénariste. L'Œuvre évoque ici clairement et souvent de manière diffuse, ne serait-ce que par sa seule existence, l'hérésie d'un nouvel âge qu'elle inaugure et qui sépare déjà les fidèles purs des impies en fonction de leur docilité à la prétendue prophétie qui ouvre à la spiritualité authentique.¹ Doit-on rattacher sur cette base l'œuvre de Maria Valtorta à cette tentation qui depuis Joachim de Flore se prolonge et se transforme dans une diversité de mouvements religieux ou philosophiques ?²

Ce nouvel extrait de la conclusion de l'œuvre est caractéristique et se commente par lui-même : tout en se défendant d'affirmer quelque chose de si contraire à la foi de l'Église (la clôture de la Révélation avec la mort du dernier Apôtre), cette œuvre est décrite comme l'indispensable prophétie qui manque au dépôt révélé pour l'accomplir et lui donner son efficacité.

« Si vous objectez que la Révélation est close avec le dernier apôtre et qu'il n'y a rien de plus à ajouter – en effet, cet apôtre dit dans l'Apocalypse : “Si quelqu'un

- 1 Citons par exemple : « Je viens, en cette heure tragique, prodrome de malheurs universels, je viens rafraîchir dans vos esprits ma double figure de Dieu et d'homme, pour que vous la connaissiez telle qu'elle est, pour que vous la reconnaissiez après tant d'obscurantisme dont vous l'avez couverte pour vos esprits, pour que vous l'aimiez et reveniez à elle et que vous vous sauviez par son intermédiaire. » (IX, 4, 15) Un autre passage caractéristique en X, 21, 188.
- 2 On peut se reporter pour comprendre ces faits de pensée, leurs enjeux, leur généalogie, à la somme du Cardinal Henri de Lubac, *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*.

y fait des surcharges, Dieu le chargera des fléaux décrits dans ce livre” (Ap 22, 18), et cela peut se comprendre de toute la Révélation dont l’Apocalypse de Jean est le dernier couronnement –, je vous réponds que cette œuvre n’ajoute rien à la Révélation, elle comble seulement les lacunes qui s’étaient produites par des causes naturelles et des volontés surnaturelles. D’ailleurs, pouvez-vous m’interdire mon désir de reconstituer le tableau de ma divine Charité à la manière d’un restaurateur de mosaïque, qui remplace les tessères détériorées ou manquantes pour rendre à la mosaïque sa beauté intégrale? Et si je me suis réservé de le faire en ce siècle où l’humanité se précipite vers l’Abîme de la ténèbre et de l’horreur, pouvez-vous me le reprocher? Pouvez-vous peut-être dire que vous n’en avez pas besoin, vous dont l’esprit est tellement embrumé, sourd, affaibli aux lumières, aux voix, aux invitations d’en-haut?

En vérité, vous devriez me bénir d’ajouter de nouvelles lumières à celle que vous avez et qui ne vous suffit plus pour “voir” votre Sauveur, pour voir le Chemin, la Vérité et la Vie, et sentir surgir en vous cette spirituelle émotion des justes de mon temps, afin de parvenir par cette connaissance à un renouvellement de vos âmes dans l’amour qui vous sauverait, car ce serait une montée vers la perfection. » (X, 38, 303-304)

Il est intéressant de citer en regard de cet extrait le n.67 du Catéchisme de l’Église Catholique :

Au fil des siècles il y a eu des révélations dites « privées », dont certaines ont été reconnues par l’autorité de l’Église. Elles n’appartiennent cependant pas au dépôt de la foi. Leur rôle n’est pas d’« améliorer » ou de « compléter » la Révélation définitive du Christ, mais d’aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l’histoire. Guidé par le Magistère de l’Église, le sens des fidèles sait discerner et accueillir ce qui dans ces révélations constitue un appel authentique du Christ ou de ses saints à l’Église.

La foi chrétienne ne peut donc pas accepter des « révélations » qui prétendent dépasser ou corriger la Révélation dont le Christ est l’achèvement. C’est le cas de certaines religions non chrétiennes et aussi de certaines sectes récentes qui se fondent sur de telles « révélations ». La finale à peine citée n’est que la dernière d’une série d’imprécations, pleines d’amertume et de suffisance, qui émaillent l’Œuvre, dont on appréciera le ton comminatoire, par exemple :

« A toi je donne le réconfort de la vision. A tous je donne le moyen de me désirer et de me connaître. Et si encore elle ne sert pas et si comme de cruels enfants ils rejettent le don sans en comprendre la valeur, à toi, le don restera et à eux ira mon indignation. Je pourrai, une fois encore, faire l'antique reproche: "nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé. Nous avons entonné des lamentations et vous n'avez pas pleuré." Mais n'importe. Laissons-les, les "inconvertissables" accumuler sur leurs têtes des charbons ardents et tournons-nous vers les brebis qui cherchent à connaître le Pasteur. Le Pasteur, c'est moi et tu es la houlette qui me les amène. » (II, 4, 21)

À peine achevée, l'Œuvre, désignée par l'expression « mon don », est placée par « Jésus » sur le même plan que l'eucharistie et le don du Saint-Esprit. Elle s'adresse à l'ensemble des croyants (« docteurs » et « samaritains », c'est-à-dire ici ceux qui sont loin et ceux qui sont proches). Sa nature et ses effets, comparés ici aux grands dons de l'évangile, en font un quasi-sacrement par lequel « Jésus » se communique aux âmes.

« Levez-vous. Venez à mon Don.

“Prenez et mangez. Prenez et buvez”, ai-je dit aux apôtres.

“Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit: “Donne-moi à boire”, tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive”, ai-je dit à la Samaritaine. (...) C'est moi qui vous dis ces paroles. Je vous offre cette nourriture et cette boisson céleste. Ma Parole est vie. Je veux que vous soyez dans la Vie, avec moi. Et je multiplie ma parole pour contrebalancer les miasmes de Satan qui détruisent les forces vitales de l'esprit.

Ne me repoussez pas. J'ai soif de me donner à vous, parce que je vous aime. C'est ma soif inextinguible. Je désire ardemment me communiquer à vous pour vous préparer au banquet des noces célestes. » (X, 38, 304-305)

Cet appel final résonne après que toute l'Œuvre, soit à travers les « dictées » de « Jésus », soit à travers la typologie des personnages, a tracé une ligne sévère entre bons et mauvais, c'est-à-dire entre ses adeptes et ses opposants. « Jésus » lui-même s'était inquiété de l'autorisation de la publication de l'Œuvre, parce que le contexte ecclésial se montrait déjà hostile. Il avait demandé que soit placé un avertissement suivant en tête

de l'œuvre, annonçant – et provoquant en fait – la ligne de démarcation qui se prolonge jusqu'à aujourd'hui entre partisans et adversaires de l'Œuvre :

« Jésus dit: "Écris et tout ce qui t'est dit sera mis en tête de tout travail à communiquer aux gens honnêtes, qu'il soit imprimé ou dactylographié selon ce que j'en ai déjà dit: « C'est la voix du Maître. Rugissement et caresse. Rugissement quand elle s'adresse à ceux qui ne veulent pas se convertir. Caresse quand elle parle à ceux qui, bien qu'imparfaits, ont la bonne volonté de trouver Dieu et sa Parole et les ayant trouvés de se sanctifier. Pour ceux-là la Parole devient caresse d'ami et bénédiction de Jésus ». Ces paroles en tête de tout travail. Puis pour les œuvres plus complètes et *approuvées, toujours approuvées* pour qu'elles ne soient pas rendues inopérantes par le mauvais vouloir des pharisiens, saducéens, scribes et docteurs, il serait bien de mettre la prière à la Parole que je t'ai donnée le 7 décembre 1943". » (II, 13, 61)

Cette dernière phrase est intéressante pour le lien qu'elle fait entre les personnages de *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé* et les contemporains de Valtorta. Les « pharisiens, saducéens, scribes et docteurs » pourraient désigner, avec toute personne critique de l'ouvrage, le clergé moderne, par ailleurs souvent interpellé.

Significativement, dans la conclusion, comme à d'autres reprises, le « Jésus » qui dicte lie l'acceptation du message à l'acceptation de sa messagère, plaçant au centre du débat la relation affective que le lecteur doit créer avec l'auteur. Ne pas recevoir cette révélation avec foi, c'est « causer de la peine » à l'auteur du livre, « le petit Jean ». L'invitation finale est pour cette dernière: « Jésus » s'adresse amoureusement à l'auteur pour la bénir et l'inviter une dernière fois à « reposer sur sa poitrine ». (X, 38, 306)

VI. CONCLUSION

Il est impossible de séparer dans l'œuvre de Maria Valtorta les narrations avec leurs discours explicatifs, les dictées, les déclarations sur l'inspiration miraculeuse de l'Œuvre, les exhortations divines à ajouter foi à l'ensemble, la révérence due à l'auteur. L'Œuvre elle-même refuse d'être lue comme « une vie romancée » – qui pourrait avoir son intérêt en

laissant une place au discernement et à l'interprétation. Elle réclame, avec menaces, d'être lue comme un texte prophétique, dont nous avons vu à quel niveau d'excellence et à quelle utilité pour le salut il prétend, et pour cette raison ne peut s'interpréter que par les codes qu'elle fournit. L'abus spirituel est patent. L'autorité de l'*Évangile* de Valtorta, malgré quelques précautions rhétoriques, minimise celle des Apôtres et de l'Église. Elle construit un climat spirituel de défiance à l'égard de l'autorité légitime, chargée de discerner les prophéties, et au lieu de se soumettre à la règle commune et apostolique exprimée par le Canon, c'est le Canon qu'elle juge, complète et perfectionne. Pour ces raisons, il est évident que la mise à l'Index autrefois de l'œuvre de Valtorta était justifiée. Avec un peu de surprise, on constate que la condamnation de 1960 pointait seulement, avec quelques « perles qui ne brillent pas par leur orthodoxie » des fautes de goût, des incohérences, des erreurs et un style prétentieux. L'auteur de cette critique avait-il eu connaissance des passages les plus explicites sur l'ambition de l'Œuvre? Il aurait probablement été amené à fustiger, plus que la comparaison à Dante, l'orgueilleuse volonté de « s'asseoir sur le trône de Dieu ». Cette prétention autoritaire est, pour l'Église fondée sur les Apôtres et leur témoignage seul, inacceptable.

Un faisceau d'indices remet sérieusement en cause l'origine surnaturelle de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*. Les textes font naître un malaise récurrent en entretenant le flou et les formules théologiquement scabreuses, plus souvent que clairement erronées. On ne peut toutefois pas souligner assez qu'engager l'autorité de Dieu contre la règle ecclésiale est un procédé mensonger.

Dans des travaux ultérieurs, il sera utile d'illustrer plusieurs points graves d'erreurs de doctrine, et de dresser, dans une simple lecture des écrits de Maria Valtorta, le portrait de « son Jésus » qui a quelque chose de très inquiétant. En effet, les conséquences d'un tel texte et de sa diffusion pourraient ne relever que de la fiction, au pire de la tromperie sur les faits et la réalité historique de l'Incarnation. Mais ces textes véhiculent aussi de nombreux éléments périlleux pour la foi, pour l'exercice de l'oraison, pour la pratique de l'accompagnement spirituel, pour la conception de l'Église – et pourraient aussi, dans le cas qui nous occupe, fournir une justification à des comportements manipulateurs.

Reste le plus important à accomplir : accompagner avec vérité et charité les personnes dont la piété a été abusée. Faire connaître le jugement de l'Église ne suffit souvent pas. En effet, beaucoup témoignent avoir

trouvé la foi au fil de la lecture de Valtorta. Il se peut en effet que la foi véritable soit accordée à l'occasion d'une prédication médiocre ou même mêlée d'éléments d'hérésie: c'est même une expérience quotidienne! Seulement, il ne faut pas en rester là, car la foi tend vers un accomplissement, elle doit être formée; elle tend aussi vers un dépassement: elle doit s'arrêter non pas aux instruments et aux discours, mais à la divinité elle-même telle qu'elle s'est révélée et qu'elle existe, selon le dépôt apostolique. Il est donc contre la nature de la foi de se référer à des sources qui n'ont rien de divin. Elle ne peut que s'en affaiblir ou se corrompre et porter ensuite des fruits de division. Que Dieu nous en garde et que la Vierge sainte intercède pour nous tous!

Guillaume Chevallier: prêtre de la communauté Saint-Martin, professeur d'exégèse à l'École supérieure de Philosophie et de Théologie d'Évron.

RÉSUMÉ

Maria Valtorta (1897-1961) a produit une œuvre de plusieurs milliers de pages, *Il Poema dell'Uomo-Dio*, traduite en français en 10 tomes sous le titre *l'Évangile tel qu'il m'a été révélé*. Les visions qu'elle rapporte au sujet de nombreuses scènes, connues ou inconnues, de la vie de Jésus, sont assorties de dictées de Jésus et de Marie qui en donnent l'explication. La mise à l'Index de l'Œuvre, en 1959, a été réaffirmée plusieurs fois par l'Église. Malgré cela, la diffusion de ces textes connaît un regain et un public nombreux continue de tenir ces récits pour une authentique révélation privée. Cet article examine à frais nouveaux, nombreuses citations à l'appui, les prétentions à l'inspiration divine de cet ouvrage. Deux autres études, publiées en ligne sur *Charitas* compléteront cette analyse (*Évaluation de trois éléments de doctrine* et *Aspects psychologiques des personnages*) pour donner aux fidèles et aux pasteurs des repères de discernement.